

## DE L'ATTACHEMENT DU PHILOSOPHE A SON ECOLE THEOPHRASTE ET ATHENES

Marwan RASHED

Paris IV – Centre Léon Robin

Francis Wolff a consacré une partie de ses recherches en philosophie ancienne à la question du disciple. On peut même dire qu'il a fait de cette question, purement historique jusqu'à lui, une question philosophique. Éclairant sa position par contraste avec celle du disciple socratique et celle du disciple épicurien, Francis Wolff a défini l'entreprise du disciple aristotélicien par trois traits principaux : systématisation, retour à lettre, commentarisme indéfini<sup>1</sup>. Il n'est en effet, pour reprendre les termes de Francis Wolff, « ni le disciple *créateur* de doctrines (comme le socratique), ni le disciple *répétiteur* de celle du maître (comme l'épicurien), mais le disciple *interprète* »<sup>2</sup>. Ce serait pour cette raison qu'« à l'exception de Théophraste, son successeur et son seul vrai disciple, le Lycée ne donnera plus naissance à aucun philosophe marquant »<sup>3</sup>. Avec ce constat abrupt et la notion de disciple qui s'en dégage et où il s'intègre, il me semble pourtant que nous nous trouvons au milieu du gué. En identifiant, dans la constitution des chaînes disciplinaires, la notion de *posture* lignagère, Francis Wolff enrichissait l'« option pour un mode de vie »<sup>4</sup> de Pierre Hadot, ce dernier ayant délaissé, au profit du « mode de vie », une bonne part de la philosophie antique effective, tout ce d'ailleurs qu'elle contient, à mes yeux du moins, d'intéressant<sup>5</sup>. Aussi l'insistance de Francis Wolff sur les différentes manières de faire lignage donnait-elle les moyens de réintroduire une certaine consistance philosophique dans une tradition aristotélicienne à

<sup>1</sup> F. Wolff, *L'être, l'homme, le disciple*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2000, p. 302.

<sup>2</sup> Id., *ibid.*, p. 300.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Cf. P. Hadot, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1995, p. 18.

<sup>5</sup> En fait d'exercice spirituel, le stoïcien Chrysippe a surtout écrit, entre autres monographies redoutablement techniques, plus de trois-cents traités de logique – je doute par conséquent qu'il soit resté à ce grand irascible, une fois sa rude besogne accomplie, beaucoup de temps pour soigner son mode de vie.

nouveau débarrassée de sa mythologie identitaire du retour aux sources. Car le poids accordé au premier critère, la *systématisation*, renouait potentiellement avec le structuralisme des plus grands – ce structuralisme abhorré, depuis Pierre Hadot, par les historiens des idées. Il suffisait en effet d’accomplir un pas supplémentaire, en interprétant moins l’opposition systémique comme une querelle de fondamentalistes en quête de pureté originaire – un schème, me semble-t-il, plus romantique que grec<sup>6</sup> – qu’à la façon d’un *révélateur*, celui des différents aristotélismes possibles qui affluent en différents lieux du corpus acroamatique.

Francis Wolff scindait donc la tradition aristotélicienne, en faisant passer la ligne de partage entre Théophraste et ses successeurs. Au Philosophe tout court et au « philosophe marquant » qu’était Théophraste, il opposait le peuple pluriséculaire, anonyme en cinq langues – grec, syriaque, arabe, hébreu, latin – des commentateurs. Je n’entends pas aujourd’hui remettre en cause cette partition, même si, pour la raison tout juste évoquée, elle ne me convainc guère. Pour ne citer qu’un exemple, l’opposition entre l’aristotélisme de Boéthos de Sidon (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.), prédicativiste et arrimé aux *Catégories*, et celui d’Alexandre d’Aphrodise (fl. ca 200 ap. J.-C.), hylémorphiste et centré sur les grands traités de philosophie naturelle, explore et définit, avec une profondeur inégalée, les conditions et les limites de validité de tout essentialisme possible. Je me contenterai d’accorder qu’une telle diachronie recouvre un fait dont il faut effectivement rendre compte : que Théophraste, qui est le plus proche disciple d’Aristote, est aussi celui qui est le plus loin d’avoir cherché à commenter ligne à ligne les écrits du Maître ; et qu’à ce titre, il constitue bien une « exception » dans la tradition des disciples aristotéliciens. On peut se demander pourquoi ; et, surtout, si cette singularité ne serait pas imputable, au moins en partie, à une impulsion donnée par Théophraste lui-même, ce qui corroborerait l’analyse de Francis Wolff sur ce plan. Les remarques qui suivent visent à proposer une hypothèse en ce sens, suggérant que c’est Théophraste qui, en dessinant le lieu de la pratique philosophique à venir autour d’un corpus de textes conservés à l’école et pour l’usage exclusif de ses membres, a pu jeter les bases de la combinaison des trois traits caractéristiques de la posture aristotélicienne selon Francis Wolff : systématisation, retour à lettre, commentarisme indéfini.

<sup>6</sup> Il est un peu étrange, de ce point de vue, de voir soumis à une même critique les grands commentateurs de l’Antiquité et du Moyen-Âge, à la recherche de la vérité, et les interprétations heideggériennes effectivement fondées sur une certaine mythologie des origines. Cf. F. Wolff, *L’être, l’homme, le disciple*, *op. cit.*, p. 305.

\*

Théophraste comptait, parmi ses collègues du Lycée, le physicien le plus brillant du temps en la personne de Straton de Lampsaque. Ce n'est pourtant pas à lui qu'il légua, dans son testament, « tous les livres », mais à l'insignifiant Néléé (τὰ ... βιβλία πάντα Νελεῖ)<sup>7</sup>. On n'aurait là que la chronique d'une banale succession universitaire, si certains événements ne conféraient à cet épisode une portée dépassant celle de l'anecdote :

1. – Straton venait d'être précepteur du futur Ptolémée II Philadelphe (né en 309/8, co-régent en 285/4), dont il aurait reçu la somme considérable de quatre-vingts talents (D. L. V, 58) : ἀλλὰ καὶ καθηγήσατο Πτολεμαίου τοῦ Φιλαδέλφου καὶ ἔλαβε, φασί, παρ' αὐτοῦ τάλαντα ὀγδοήκοντα.
2. – Théophraste aurait pu faire une carrière hors d'Athènes : Cassandre « le recevait » et Ptolémée I Sôtêr « lui envoya un messenger » (D. L. V 37) : Κάσανδρος γοῦν αὐτὸν ἀπεδέχετο καὶ Πτολεμαῖος ἔπεμψεν ἐπ' αὐτόν.
3. – Théophraste, d'après son testament, fut soucieux de la reconstruction et de l'embellissement des locaux de l'école à Athènes, ainsi que de la vie commune et en bonne entente de ses membres. Ses deux principales qualités, selon Diogène Laërce (V, 37), étaient d'ailleurs la bienfaisance et l'amour des *logoi* (εὐεργετικὸς καὶ φιλόλογος).
4. – Démétrios de Phalère, alors lié à Cassandre, aurait permis à Théophraste, malgré son statut de métèque, de posséder un jardin sur le sol national (D. L. V, 39).
5. – Les Athéniens déboutèrent Sophocle, fils d'Amphiclidès, de ses prétentions à placer le Lycée sous un contrôle étatique direct, « afin que Théophraste revînt et fût rétabli dans sa position » (D. L. V, 38) : ἵνα καὶ Θεόφραστος κατέλθοι καὶ ἐν τοῖς ὁμοίοις εἴη.
6. – Les Athéniens auraient suivi en foule et à pied le cortège funèbre de Théophraste, pour lui rendre les derniers honneurs (D. L. V 41) : καὶ αὐτόν, ὡς ὁ λόγος, Ἀθηναῖοι πανδημεὶ παρέπεμψαν ποσί, τὸν ἄνδρα τιμήσαντες.

On s'aperçoit immédiatement que ces six faits – de précision inégale mais tous assez crédibles – présentent une remarquable cohérence, au moins celle du mythe. <2> montre le loyalisme athénien de Théophraste, qui refusa de se mettre au service de l'une ou l'autre diadochie. <1>, tiré du début de la vie de Straton, éclaire ce que l'envoi d'un « messenger » par le pouvoir alexandrin devait signifier : l'offre d'un emploi honorifique et lucratif. Ces renseignements doivent en outre être compris dans leur aspect paradoxal,

<sup>7</sup> D.L. V 52.

puisque l'école d'Aristote passait traditionnellement pour inféodée aux maîtres macédoniens.

Dans ce cadre, les renseignements <3>–<6> se laissent bien interpréter. Ils insistent tous sur la même idée : Théophraste, malgré son statut de métèque, s'est montré d'un loyalisme rigoureux à l'égard d'Athènes. Il a résisté aux sirènes ptolémaïques et s'est même prononcé fermement, dans son testament, pour une domiciliation du Lycée sur le sol attique. Les Athéniens, Diogène est très clair sur ce point, le lui ont bien rendu, en lui accordant des faveurs dont jamais Aristote lui-même n'aurait pu rêver.

C'est dans ce contexte politique qu'il faut replacer le legs de tous les livres à Nélée plutôt qu'à Straton. Nélée ne brillait certes guère par ses qualités intellectuelles ; il n'avait pas été le précepteur du grand souverain mécène. Mais il avait précisément pour lui sa loyauté envers l'école. Son père déjà, Coriscos, était l'une des substances premières favorites d'Aristote et son hôte à Assos lors du dernier exil. Théophraste craignait sans doute, en cas de legs à Straton, que le matériau savant de l'école finisse vite sur les rayonnages du Musée. Nélée, avec ses horizons plus étriqués, était homme à perpétuer l'existence athénienne du Lycée. Théophraste ne désigne d'ailleurs nulle part Nélée comme son « successeur ». Non seulement cela n'aurait guère de sens en l'absence d'une chaire appointée, mais il aurait été absurde de vouloir faire travailler Straton – lui-même d'un âge respectable – sous la direction de ce dernier. C'est donc sans doute le statut des livres après sa disparition – plutôt que le souci de voir Nélée réaliser une « édition » des écrits fondateurs du Lycée<sup>8</sup> – qui préoccupait Théophraste.

Ces inquiétudes se reflètent jusque dans le testament de Théophraste. À la différence d'Aristote, de Straton et de Lycon, Théophraste paraît extrêmement soucieux de parer à d'éventuelles violations de ses dernières volontés. Il mentionne explicitement son « sceau », τῷ Θεοφράστου δακτυλίῳ (D. L. V, 57) et, après avoir cité pas moins de *sept* exécuteurs testamentaires, ἐπιμεληταί, il précise qu'il a confié des copies de l'acte, ἀντίγραφα, à *trois* dépositaires, en présence à chaque fois de nombreux témoins, μάρτυρες (D. L. V, 56-57). Ces formalités sont incomparablement plus légères chez Aristote, Straton et Lycon. Or un seul personnage figure à la fois dans la liste des sept exécuteurs testamentaires et des dix témoins de la déposition : Straton. Fallait-il lier ce dernier un peu plus fermement que les autres ? Dès lors que les livres du Lycée devaient

<sup>8</sup> C'est l'hypothèse de H. B. Gottschalk, « Note on the Wills of Peripatetic Scholars », *Hermes* 100/3 (1972), p. 314-342, ici p. 337.

demeurer dans l'orbite athénienne, les protections alexandrines de Straton ne pouvaient être vues par Théophraste que d'un mauvais œil.

Il est intéressant que Diogène Laërce, d'ordinaire si friand d'anecdotes futiles, ne fasse pas la moindre allusion, au début de la *Vie* de Straton, à une guerre de succession entre les disciples de Théophraste. Que Straton ait alors pris la direction de l'école est présenté comme allant de soi. C'est sans doute que tout s'est passé, au moins dans les grandes lignes, exactement comme l'entendait Théophraste. Straton aurait mené ses recherches à Athènes en utilisant les traités acroamatiques d'Aristote et de Théophraste et en puisant dans le fonds de livres dont Nélée détenait la possession juridique. Il a pu faciliter la collaboration avec les responsables contemporains du Musée, voire les fournir en copies d'ouvrages plus ou moins rares. Tout cela reste pure hypothèse, mais j'entends précisément souligner que rien ne nous force à choisir entre le récit de Strabon-Plutarque, selon lesquels Nélée aurait légué la bibliothèque à ses descendants qui l'auraient emportée en Troade, celui d'Athénée, selon lequel il aurait vendu les livres à Ptolémée, ou tel autre scénario<sup>9</sup>. Il y a quelque naïveté à se demander si les Alexandrins ont *tout* ou *rien* possédé de la bibliothèque d'Aristote. Les émissaires de Ptolémée étaient en mesure de faire aux péripatéticiens des offres qu'on ne refuse pas, mais ces derniers pouvaient certainement, de leur côté, juger inopportun de leur livrer, même sous forme de copies, les recherches les plus personnelles des deux fondateurs de l'école. Bref, il semble raisonnable de postuler une collaboration équilibrée entre les deux institutions.

Pourquoi Théophraste était-il si attaché à l'Attique? Sans doute parce qu'il y allait de l'existence de l'école aristotélicienne en tant que telle. Son ancrage à Athènes, où son indépendance était sinon garantie, du moins envisageable, permettait seul que la vie philosophique commune, le *συσχολάζειν καὶ συμφιλοσοφεῖν* auquel il est fait allusion dans le testament (D. L. V, 53), demeure centrée autour de l'œuvre d'Aristote<sup>10</sup>. Car même si les encyclopédistes d'Alexandrie, pour un ensemble de raisons historiques et doctrinales, n'ont pas hésité à placer Aristote au panthéon des grands auteurs, ils n'ont cependant considéré son œuvre que comme *une* rubrique au catalogue, en droit infini, de la bibliothèque idéale. Quant aux marques de faveur si

<sup>9</sup> Sur toute cette question, voir P. Moraux, *Der Aristotelismus hei den Griechen von Andronikos bis Alexander von Aphrodisias*, t. 1 : *Die Renaissance des Aristotelismus im 1. Jh. v. Chr.* [= *Peripatoi 5*], Berlin/New York, Walter de Gruyter, 1973, p. 3-31.

<sup>10</sup> Cf. C. Natali, *Bios Theoretikos. La vita di Aristotele e l'organizzazione della sua scuola*, Bologne, Il Mulino, 1991, p. 104-115 en particulier.

appuyées – et à première vue si étranges – que les Athéniens accordèrent au métèque Théophraste, elles attestent leur conscience du danger de provincialisation culturelle encouru par leur cité et leur gratitude envers Théophraste de résister, en faveur d’Athènes, à l’alexandrinisation de l’œcoumène.

### Bibliographie

- Gottschalk Hans Benedict, « Note on the Wills of Peripatetic Scholars », *Hermes* 100/3 (1972), p. 314-342
- Hadot Pierre, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1995,
- Moraux Paul, *Der Aristotelismus bei den Griechen von Andronikos bis Alexander von Aphrodisias*, t. 1 : *Die Renaissance des Aristotelismus im 1. Jh. v. Chr. [= Peripatoi 5]*, Berlin/New York, Walter de Gruyter, 1973,
- Natali Carlo, *Bios Theoretikos. La vita di Aristotele e l'organizzazione della sua scuola*, Bologne, Il Mulino, 1991.
- F. Wolff, *L'être, l'homme, le disciple*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2000.